

# Adieux

## Adieux

Françoise POUÉCH, orthophoniste retraitée  
 Décembre 2013

**« Mais dire : que dois-je penser, c'est ipso facto mettre en cause et en question les représentations instituées et héritées de la collectivité, de la tribu, et ouvrir la voie à une interrogation interminable. »**

C. CASTORIADIS, *La montée de l'insignifiance*,  
 Éditions Seuil, 1996, page 137

Je dois le dire honnêtement : j'ai attendu la retraite avec impatience. Être orthophoniste pendant 39 ans dans un service hospitalier fut pendant longtemps stimulant et même exaltant puis trop de doutes et la lassitude l'ont peu à peu emporté.

En arrière fond de ce lent changement d'humeur, il y eut, c'est sûr, la dislocation du service et de l'hôpital public, le changement de cap des politiques de l'éducation et de la santé, plus profondément, la crise du symbolique et des processus identificatoires : d'un côté, la glorification de la neuro-cognition qui réduit l'enfant à un stock de connexions neuronales et de fonctions à rétablir ; de l'autre, la recherche du « bonheur » de l'enfant à travers le consumérisme, les nouvelles technologies, l'illusion de son autoconstruction en prise directe avec les choses. D'un côté donc, la négation de la relation intersubjective, de l'autre celle d'un

déjà-là symbolique du collectif et d'un patrimoine commun. Les possibilités de transmission et de soin des adultes aux enfants en étaient bouleversées et même parfois compromises puisque, de mon point de vue, c'était le retour d'un certain naturalisme dans une coïncidence de soi à soi encouragé socialement et que l'autorité d'institutions venait entraver.

La psychanalyse puis la linguistique et la philosophie du langage avaient nourri ma pratique clinique, et en particulier WINNICOTT, F. FRANÇOIS et P. RICOEUR. Pour tous les trois, culture et fantaisie, récit et jeu sont indissociablement liés et fondent notre mode d'existence.

# Adieux

« [...] les intrigues que nous inventons nous aident à configurer notre expérience temporelle confuse, informe, et à la limite muette. [...] Le monde de la fiction est un laboratoire de formes dans lequel nous essayons des configurations possibles de l'action pour en éprouver la consistance et la plausibilité. » (P. RICOEUR, *Du texte à l'action, essais d'herméneutique 1*, Seuil, 1986, p. 17). Et encore : « Ce qui m'importe avant tout, c'est de montrer que jouer, c'est une expérience : toujours une expérience créative, une expérience qui se situe dans le continuum espace-temps, une forme fondamentale de vie. » (D. W. WINNICOTT, *Jeu et réalité*, GALLIMARD, 1971, p. 71). J'avais essayé avec plus ou moins de bonheur de vivre cela. Mais petit à petit un décalage était apparu, lequel pourtant n'empêchait pas un certain bonheur de la relation thérapeutique. Les malentendus étaient devenus plus fréquents en particulier celui qui consistait à croire qu'il y avait concurrence entre plusieurs « vérités » (celle des parents, celle de l'école, celle de l'institution, la mienne) alors que l'on ne parlait plus de la même chose. Toujours est-il que, entre déphasage (générationnel ?) et mutation anthropologique comme

disent certains, la question de ma compétence n'était jamais très loin.

Insensiblement donc, ma « grille d'interprétation » liée à ma formation, mon parcours, ma sensibilité n'ont plus correspondu aux attentes des parents, de l'école, du CHU.

Comme R. DEBRAY qui dit que moins il y a d'enseignement de musique, de dessin, plus il y a de son, et d'animation, je me disais que moins il y a de pratique verbale et d'échanges créatifs, plus il y a d'activités pédagogiques et de logiciels. Un phénomène inquiétant se développait qui pervertissait la notion même de jeu : la « ludification » de la société : « [...] la manière dont la mécanique ludique a colonisé nos vies reflète étroitement l'expansion de la logique du marché au cœur de nos institutions sociales, culturelles et politiques ». (B. BRÉVILLE et P. RIMBERT, *Le Monde diplomatique*, décembre 2013, p. 19).

L'acquisition du lexique et des structures linguistiques, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture devaient devenir un jeu hors du dialogue et des pratiques sociales. En même temps quel paradoxe puisque cette « ludification » est plus un conditionnement qu'un jeu.

## Adieux

Par ailleurs j'avais beaucoup lu sur les sciences neuro-cognitives, lesquelles m'avaient éclairée par exemple sur la formation des représentations mentales chez l'enfant et convaincue que parfois, rarement, il était légitime de parler de dysfonctionnement même sans mise en évidence objective d'un substrat neurologique. Je me suis donc efforcée de tenir ces deux « bouts » avec parfois des tiraillements, avec les contradictions internes à ces deux modes différents que sont les principes et la pratique et avec le désir sans doute insensé de les faire tenir ensemble. Car comment accepter certaines pratiques théorico-cliniques (diagnostic différentiel, « aide » aux apprentissages...) tout en conservant et acquérant les moyens de se conduire en personne indépendante et « résistante » aux tyrannies de tout bord, et surtout au réductionnisme ambiant ?

Jusqu'au bout des questions, quelque chose comme un bilan de carrière dans lequel il n'y aurait pas de réponses définitives. Dans le désordre : est-il normal de devenir l'alibi de l'éducation nationale et de la société toute entière dans leurs manquements vis-à-vis des enfants en souffrance et en échec scolaire ? Quel est le bénéfice et pour qui de ramener les carences psycho-socio-éducatives à du dysfonctionnement cérébral ?

Un orthophoniste est-il d'abord un technicien, un expert, un thérapeute ? Tout à la fois ? Quel rôle doit-il jouer dans la prise en charge des populations vulnérables socialement ? Les « dys » existent-ils ? Est-ce déterminant d'en faire une catégorie et pour qui ? Les médecins, les parents, les enseignants, les enfants ? Un orthophoniste doit-il travailler avec l'école ? Dans quels cas ? Qui décide de la fin d'une prise en charge ? Sous quels critères ? Cherche-t-il à faire rentrer dans la norme et laquelle ? Qu'est-ce que le secret professionnel pour lui ? Sa fonction de « rééducation des troubles du langage oral et écrit » n'est-elle pas exorbitante si l'on est d'accord pour dire que le langage n'est pas un outil mais le matériau du psychisme ? Doit-il « rendre des comptes » et à qui ? Le statut de para-médical avec donc prescription d'un médecin est-il compatible avec toutes les « pathologies » du langage et toutes les orientations thérapeutiques ?

Un départ à la retraite s'anticipe : préparer des relais, faire des bilans, des synthèses, des entretiens. Réfléchir sur le chemin parcouru non pas par un enfant à un moment donné mais par une vingtaine. Le nombre et son effet de loupe. Tous ces enfants avaient été en grande difficulté et le demeuraient même si certains allaient mieux (heureusement !).

# Adieux

A quoi avais-je servi ? Et ces questions moins avouables : quel souvenir garderaient-ils tous de moi, enfants, parents, collègues, médecins ? Quelles traces allais-je laisser ? Avec l'espoir secret de leur manquer ? En attendant, tout cela fit ressurgir doute, questionnement sans fin. Où, à qui envoyer cet enfant étiqueté par moi « dysphasique » ? L'était-il vraiment ? N'était-il que cela ? Ce « reste » n'était-il pas aussi important que cette « dys » ? Comment m'orienter et les orienter en tenant compte de la réalité institutionnelle, des changements socio-politiques, des attentes des uns et des autres, et tout de même de cet enfant qui m'avait été confié ?

La notion d'orientation, dit F. FRANÇOIS « [...] implique quelque chose comme la multiplicité des perspectives et fonctionne par opposition à " savoir " ou à " système ", [...] avec " l'esprit du temps ", comme composante du champ de l'orientation. » (*Essais sur quelques figures de l'orientation*, Editions LAMBERT-LUCAS, 2009, p. 191). Il s'agissait bien de cela durant les quelques mois précédant ma sortie définitive. Gros stress.

Emotion très contenue des adieux de toutes les parties ou pas d'émotion du tout et sans petits fours. M., je n'oublierai jamais ta détresse, ton courage, ta gentillesse, ton espoir en une vie meilleure. Pourquoi toi plus que les autres ?

L'autre soir, d'anciennes collègues sont venues me voir chez moi : une orthophoniste, une neuro-psychologue, une psychologue, une psychomotricienne. Bien sûr, je fus très touchée. Un an et demi après, elles ne m'avaient pas oubliée. Ce fut une soirée très joyeuse. Nous avons bu, ri, discuté de nos orientations, de nos doutes, de cette fichue modernité avec passion et amitié.

Ce texte a également été publié dans la lettres des ACC n°41 - Février/Mars 2014